

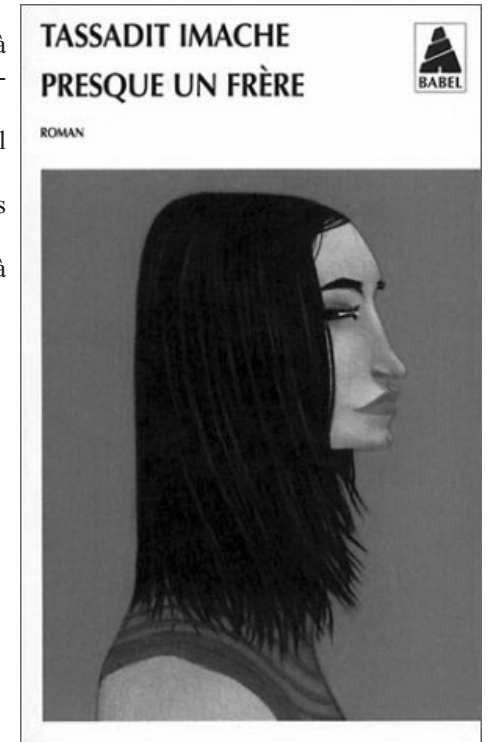
CHRONIQUE

Presque un Frère c'est la fulgurance de la langue de Tassadit Imache dans laquelle elle revient « aux Terrains » prêter sa voix aux siens, son théâtre intérieur depuis qu'elle a appris à vivre aussi de l'autre côté de la passerelle. Sur cette passerelle, charnière du roman, dit-elle finalement avoir passé sa vie, comme tous ceux d'un entre-deux mondes ? Passerelle originelle installant dans les tripes l'empathie qui étreint tendrement et tétanise violemment dans le même temps, et oblige enfin à parler à partir de là, sans pouvoir prendre place parmi les uns ou les autres. L'intranquillité depuis l'enfance qui a deviné l'Ailleurs, flirté précocement, mais dans une conviction inconstante, avec le reniement. C'est cette veine qui anime Presque un Frère, tendu entre le 17 octobre 1961 (des centaines de manifestantEs algérienNEs sont mortEs tabassésEs et noyéEs dans la Seine par la police française sous les ordres du préfet de Paris, Maurice Papon) et l'assassinat du Gardien des Terrains par « le Troupeau » (chœur de garçons gesticulant des caves des Terrains aux toits des Terrains). Comme dans ces nuits où l'on rêve que l'on crie sans parvenir à se faire entendre, une Femme des Terrains (personnage coryphée du roman) vient secourir des voix intérieures. Celle d'Hélène, cette mère cherchant continuellement dans ses souvenirs l'origine du malaise de sa progéniture qu'elle aurait voulu blindée, alors que devant le funeste spectacle de la lucarne leur père lui lançait à elle « regarde ce que ta race fait à la mienne ! ». Celle de Lydia, l'ainée partie il y a des années pour « s'instruire et se calmer », illusion qui la fait revenir chaque semaine à heure précise se rappeler « les détails » auprès de sa mère. Celle de Sabrina, s'accrochant au premier amour d'ici parce qu'elle sait que de l'autre côté on ne l'aimera jamais que « sans son père ». Celle de Pascal, autre « cinquante-cinquante » tellement meurtri que ça ne se voit pas à sa peau qu'il s'abandonne à sa poésie de toujours en y mêlant sur les plinthes de sa chambre les lettres arabes que lui enseigne le Coran. Celle de E'dy, rattrapé dans sa fuite par l'insoutenable secret de la mort du père quand il s'emploie pourtant à accepter pour réconfort « les mensonges que nous offre la vie ». Celle de Bruno, fils des beaux quartiers venant chercher aux Terrains la rédemption après avoir ôté la vie à « l'un des leurs ». Sûre que l'on doit être un paquet à reconnaître là l'amour plus que le mal qu'il éprouve à se déployer.

Ana.

Bibliographie :
 Presque un Frère, Actes Sud, 2000.
 Je veux rentrer, Actes Sud, 1998.
 Le Dromadaire de Bonaparte, Actes Sud, 1995.
 Algérie, Albin Michel-Jeunesse, 1991.
 Une Fille sans Histoire, Calmann-Lévy, 1989.
 Le Rouge à Lèvres, Syros, 1988.

Une adaptation théâtrale de Presque un Frère se prépare à Lille, trois femmes s'en emparent et ne manqueront pas de vous y inviter, sans doute au printemps prochain...



A un poil près ?

Question poils, ça n'a jamais été très clair : Bon alors, les filles elles ont des poils ? ? ? !
 Stupeur, stupéfaction : le temps s'arrête.
 Quoi ? On nous aurait menti !
 Et vous rigolez, c'est n'importe quoi !! Bah ! c'est sale ! Mais nous, on n'a jamais vu ça !!

Effectivement... ces jeunes garçons n'ont jamais vu ÇA : une fille avec des poils sous les bras et encore moins aux jambes... Les filles, c'est bien connu, tout le monde le sait, ça n'a pas de poils. Les magazines le savent, les pubs le savent, les photographes le savent, les manuels scolaires le savent.... Les réalisateurs le savent...
 Pourquoi ? C'est d'naissance ! C'est moche ! C'est sale ! C'est n'importe quoi !

Et les filles rient doucement : Mais si, on a des poils....

Stupéfaction, stupeur, silence

POILS

Alors elle se dit que c'est quand même dingue que des enfants arrivent à penser que seuls les hommes naissent avec des poils ; que pour eux et elles, comme pour beaucoup d'adultes, les poils c'est moche seulement sur les femmes mais plutôt excitant sur les hommes : preuve de leur virilité. « Plus t'es poilu, plus t'es couillu ».

Alors qu'une femme avec des poils c'est pas naturel du tout, c'est presque une monstruosité sans nom (monstruosité : qui se montre. ^{qu'on} pointe du doigt. justement)

Puis elle se dit que finalement, partout on nous arrose d'images de femmes lisses comme un miroir, et que les enfants n'ont peut-être réellement jamais vu de femmes aux jambes poilues : soit ils ne voient pas les jambes de leurs mères, soit les mères épilent leurs jambes (en cachette parce que ça doit paraître naturel, justement, de ne pas avoir de poils aux jambes : pas questions de dévoiler la souffrance que ça peut être de s'épiler, la contrainte que représente la rasage quotidien !)